LA DÉCOUVERTE DU SANSKRIT EN RUSSIE AU XIX^e SIÈCLE

ROGER COMTET

1. LA PRÉHISTOIRE

L'existence des Indes était connue déjà de la Russie du Moyen Âge¹ ; vers le milieu du XIII^e siècle y jouissait d'un grand succès la *Légende sur le royaume des Indes* (*Povest' ob indijskom carstve*), texte né à Byzance à la suite des Croisades, traduit en latin en Europe occidentale, puis en serbe, avant d'être adapté en russe ; il reprenait le vieux mythe d'un royaume asiatique chrétien qui devait venir en aide à l'Occident dans sa lutte contre l'Orient musulman en écho à la vieille légende du Prêtre Jean, thème bien évidemment populaire dans la Russie de l'époque soumise à la rude pression des Tatars. On retrouve aussi dans les chants épiques de la tradition orale, les *byliny*, la figure récurrente du preux Djuk Stepanovič qui

1. Nous nous inspirerons, surtout dans notre première partie, de l'exposé des faits de V.N. Kal'janov, « Izučenie sanskrita v Rossii » (L'étude du sanskrit en Russie), *Učenyje zapiski LGU - Serija vostokovedčeskix nauk*, n° 304, vyp. 14, Leningrad, 1962, pp. 140-167.

fait un périple des Indes jusqu'à Kiev pour rendre visite au prince légendaire Vladimir. Dans la seconde moitié du XV^e siècle un marchand de Tver', Athanase Nikitine, avait laissé une relation précise de son voyage de 1466 à 1472 aux Indes (*Xoždienie za tri morja Afanasija Nikitina*)². Il est connu aussi que le tsar moscovite Aleksej Mixajlovič avait envoyé en 1675 une ambassade au Grand Mogol Aurangzed pour nouer des relations diplomatiques et commerciales, entreprise qui avait été cependant un fiasco complet. En fait, à l'orée du XVIII^e siècle, l'Inde demeurait encore pour les Russes un mystérieux pays de légende, bien propre à enflammer les imaginations. Pierre le Grand envisageait de nouer avec cette contrée des liens commerciaux d'envergure mais ces relations ne s'établirent que peu à peu, à partir d'Astrakhan, au débouché de la Volga sur la Caspienne où vint s'installer une importante colonie de marchands indiens³.

On peut se demander si, à la faveur de ces relations, les Russes s'étaient intéressés aux langues utilisées par leurs interlocuteurs, et en particulier au sanskrit, langue sacrée de la littérature védique. Fait peu connu, un académicien allemand de Saint-Pétersbourg, orientaliste formé à Königsberg, Gottlieb (soit Teofil à la mode russe) Siegfried Bayer (1694-1738), en avait déjà publié des éléments de description incluant des langues néo-indiennes dans les années 1730 dans le bulletin de l'Académie⁴ grâce à un informateur indien établi à Saint-Pétersbourg, du nom de Sonhbara. Mais cela était pratiquement passé inaperçu et, par la suite, le grand linguiste russe Lomonosov, pourtant lui aussi académicien, ne fait nulle part figurer le sanskrit dans ses réflexions sur les familles de langues (on peut se demander d'ailleurs s'il n'avait pas choisi sciemment

2. Athanase Nikitine, *Le voyage au-delà des trois mers*, introduction, traduction et notes de Charles Malemond, Paris, Maspero, 1982.

3. Voir N. Riasanovsky, *Histoire de la Russie des origines à 1984*, (trad. de l'américain), Paris, Robert Laffont, 1987, p. 309.

4. Gottlieb Bayer, « Elementa literaturae brahmanicae, tangutanac, mungalicae. Cum 10 tabulis aeri incisis », in *Commentarii Academiae Imperialis Petropolitanae*, Sankt-Peterburg. 3, 1732, pp. 389-422 ; id., « Elementa brahmanica, tangutana, mungalica », in *Commentarii Academiae Imperialis Petropolitanae*, Sankt-Peterburg, 4, 1735, pp. 289-301. Le premier texte présente des spécimens d'alphabet sanskrit certainement dessinés par Bayer lui-même et sculptés dans le bois ; il est amusant de constater que les similitudes entre les noms des chiffres en sanskrit, persan et grec ne lui ont pas échappé mais qu'il a mis cela sur le compte du séjour d'Alexandre le Grand en Perse et Bactriane.

d'ignorer les écrits des académiciens allemands, tant était vif le ressentiment qu'il nourrissait à leur égard, suite à la querelle normaniste sur les origines de la Russie⁵). A la même époque, on trouve chez un autre Allemand venu s'établir en Russie à l'invitation de Pierre le Grand, Daniel Gottlieb Messerschmidt (1685-1735), une description de l'alphabet sanskrit, la *deva-nagari* ; cette description fait partie des matériaux linguistiques compilés lors de son expédition scientifique en Sibérie (1720-1727) et longtemps demeurés à l'état de manuscrits tout en étant largement utilisés par les chercheurs⁶. A signaler encore en 1759 une traduction du français qui évoque la langue sanskrite ; il s'agit de deux chapitres d'une histoire de l'Hindoustan traduite en anglais à partir d'un original persan, et de là en français : *Explications et réflexions sur les mœurs, les coutumes, la langue, la religion et la philosophie des Indiens*⁷. L'enchaînement des traductions allié à la parfaite ignorance du traducteur russe pour ce qui est du sanskrit et de la valeur des transcriptions anglaises qu'il trouvait dans le texte français expliquent de multiples erreurs dans les notations linguistiques, au point que le sanskrit se trouve désigné comme *ganskrit*⁸.

En fait, ces premières approches restèrent en Russie sans lendemain, comme si s'intéresser à l'antique langue sacrée des Indes n'avait pas encore été dans l'air du temps. Ce désintérêt n'était pas d'ailleurs uniquement russe : dès 1763 le père Coeurdoux mettait

-
5. Des académiciens allemands de Saint-Petersbourg, Gottlieb Bayer puis Fedor Ivanovič Miller (alias Gerhardt Friedrich Müller), avaient soutenu dans les années 1740-1750 que l'Etat russe avait été fondé par les Varègues ou Normands, c'est-à-dire des Germains, conformément au récit de la *Chronique* dite de Nestor. Il s'ensuivit une grande polémique alimentée par le petit groupe des académiciens russes, chacun des deux camps, Allemands et Russes, s'efforçant de démontrer par de pseudo-arguments relevant souvent de l'étymologie fantasmagorique que leur peuple relevait de la plus ancienne antiquité.
 6. Manuscrits conservés à l'Institut d'orientalisme de l'Académie des sciences de Saint-Petersbourg, anciennement Musée asiatique (*Messerschmidtiana ad linguas populorum Sibiriae pertinentes*) ; voir à ce sujet S.K. Bulič, *Očerk istorii jazykoznanija v Rossi. I. (XIIIv.-1825 g.)* [Essai sur l'histoire de la linguistique en Russie. I. Du XIII^e siècle à 1825], Saint-Petersbourg, 1904 (repr. avec préface de H. Keipert, München, Verlag Otto Sagner, 1989), p. 499 ainsi que D.G. Messerschmidt, *Forschungsreise durch Sibirien 1720-1727*, Berlin, 1-4, 1962-1968.
 7. *Kratkoe i obščee ob'jasnenie i rassuždenie o nravax, obyknovenijax, jazyke, vere i filosofii Indejcov*, perevedeno s franc., Saint-Petersbourg, 1759.
 8. Voir Bulič, *op. cit.*, pp. 248-249.

en évidence les identités entre sanskrit, allemand et « esclavon », mais ses remarques, lues par Anquetil Duperron en 1768 à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres à Paris, passèrent inaperçues. Il faut attendre la fin du XVIII^e siècle, période plus propice, pour que des frémissements témoignent d'un renouveau d'intérêt, prélude de ce que l'on appelé la « renaissance orientale » du XIX^e siècle, intérêt qui reste cependant d'abord limité à des individus isolés, hors de toute démarche systématique ou institutionnelle.

2. LE TEMPS DE L'AVENTURE INDIVIDUELLE

On sait que l'académicien Peter Simon Pallas, naturaliste doté d'un savoir encyclopédique, avait été chargé par Catherine II d'inventorier les langues de l'Empire russe à partir d'une liste fondamentale de 275 mots pour qu'elles figurent dans un répertoire de toutes les langues du monde, projet déjà suggéré par Leibnitz à Pierre le Grand ; Pallas avait pu ainsi observer à Astrakhan le parler des marchands indiens qu'il avait baptisé « multanien » (*multanskij jazyk*), peut-être parce qu'ils auraient été originaires de la ville de Multan, dans le Pendjab, que nos amateurs de beaux tapis d'Orient connaissent bien ; il en a consigné des mots, plus ou moins maladroitement, appelés *samškrutanskie*, dans son répertoire⁹. Même si cette ébauche de description du sanskrit est demeurée anecdotique, l'important reste que le souci d'inventorier les langues inconnues, de les étudier, se manifestait aussi en Russie à une époque où les entreprises de ce genre se multipliaient en Europe¹⁰.

9. *Linguarum totius orbis vocabularia comparativa. Sectio linguas Eur. et Asiae complexa* publié en deux volumes à Saint-Pétersbourg en 1786-1789, avec une seconde édition complétée en 1790-1791 ; la première édition recensait 200 langues d'Europe et d'Asie auxquelles vinrent s'ajouter ensuite 30 idiomes d'Afrique et 23 des Amériques. Il y avait aussi une version russe : *Sravnitel'nye slovari vsech jazykov i narečij, sobrannye desniceju Vsevysočajščeju osoby. otdelenie pervoe, soderžaščee v sebe evropesjskie i azeatskie jazyki*, 1-2, Saint-Pétersbourg, 1787-1789.

10. Voir G. Mounin, *Histoire de la linguistique des origines au XX^e siècle*, Paris, Presses universitaires de France, 1967, pp. 143-144. On peut citer ici la première édition en italien (Cesena, 1784) du *Catalogo delle lingue conosciute e notizie della loro affinità e diversità* du jésuite espagnol Lorenzo Hervás y Panduro avec sa description de trois cents langues ; et surtout les *Mithridates* élaborés par Johann Christoph Adelung et son continuateur Johann Severin Vater qui compilèrent le

Beaucoup plus importante est la figure emblématique de Gerasim Stepanovič Lebedev (1749-1817), considéré comme le premier sanskritiste russe¹¹ ; doté d'un goût indiscutable de l'aventure, ce natif de Iaroslavl (?), humble musicien et autodidacte, se retrouve à Madras en 1781 ; il y étudie le tamoul avant de s'établir à Calcutta en 1787 où il apprend le bengali, le hindi et le sanskrit (qu'il appelle « langue des brahmanes ») auprès d'un lettré, Golokanathadasa. C'est sur le conseil de celui-ci qu'il organise en plein centre de Calcutta le premier théâtre à l'européenne des Indes et, pour alimenter le répertoire, il traduit lui-même en bengali deux pièces anglaises, *The Disguise* et *Love ist the best Doctor*. La première de ces comédies est jouée lors de l'inauguration le 27 novembre 1795. C'est ensuite, chassé par l'envie et la malveillance, qu'il décide d'utiliser en Europe ses connaissances en indologie et qu'il part à Londres en 1797 où il édite en 1801 à compte d'auteur une grammaire des langues indiennes modernes basée sur le sanskrit et suffisamment connue¹² pour que Johann Christoph Adelung l'utilise en 1806 dans ses *Mithridates*¹³. Il regagne ensuite la Russie pour entrer comme traducteur au ministère des Affaires étrangères ; il obtient des subsides pour équiper une typographie des caractères de la *deva-nagari*, les premiers à être fondus en Europe, ce qui lui permet d'éditer une sorte de somme encyclopédique sur les Indes, *Exposé impartial des systèmes des brahmanes, de leurs rites sacrés et des coutumes du peuple aux Indes orien-*

Pater Noster en près de cinq cents langues différentes (Berlin, 1806-1817, édition post mortem pour Adelung).

11. Voir V.S. Vorob'ev-Desjatkovskij, « Russkij indianist Gerasim Stepanovič Lebedev (1749-1817) » [L'indianiste russe Gerasim Stepanovič Lebedev (1749-1817)], in *Očerki po istorii russkogo vostokovedenija*, 2, Moscou, Izdatel'stvo Akademii nauk SSSR, 1956, pp. 36-73 ; L.S. Gamajunov, « Iz istorii izučenija Indii v Rossii (K voprosu o dejatel'nosti G.S. Lebedeva) » [Pages d'histoire de l'étude de l'Inde en Russie (A propos de l'œuvre de G.S. Lebedev)], *ibid.*, pp. 74-117 ; X. Mamud, « O teatral'noj dejatel'nosti G.S. Lebedeva v Indii » [Sur les activités théâtrales de G.S. Lebedev aux Indes], in *Les cultures slaves à l'époque de la formation et du développement des nations slaves. XIII^e-XIX^e siècles. Matériaux de la Conférence internationale de l'UNESCO*, Moscou, « Nauka », 1978, pp. 369-373.
12. Herasim Lebedeff, *A grammar of the pure and the mixed dialects, spoken in all the eastern countries. Methodically arranged at Calcutta, according to the Brahmenian System of the Shamscrit language. [...]*, London, 1801.
13. Sur les *Mithridates*, voir supra, n. 10.

*tales*¹⁴. Après sa mort en 1817, beaucoup de ses manuscrits inédits vont se trouver malheureusement dispersés et perdus pour la postérité.

Il est parfaitement étonnant de relever qu'à une année près Lebedev aurait pu se trouver à Calcutta au moment où sir William Jones, dans sa célèbre communication à la Société asiatique du Bengale, affirmait la parenté entre le sanskrit, le grec et le latin. Lebedev connaissait d'ailleurs les écrits de Jones puisqu'il s'y réfère dans sa *Grammaire* et il abonde dans le même sens en affirmant dans son ouvrage de 1805 que « la langue nationale sanskrite présente des similitudes tout à fait sensibles dans ses règles avec non seulement beaucoup de langues asiatiques mais aussi des langues d'Europe »¹⁵. Mais on retrouve aussi chez Lebedev des préoccupations plus spécifiquement russes ; il y a tout d'abord le souci de se rattacher aux grands esprits russes du XVIII^e siècle dans leur quête obsessionnelle des origines de la Russie et leur refus des thèses normanistes (cf. *supra*) ; on trouve donc chez Lebedev des renvois à Lomonosov et l'affirmation de la haute antiquité des Russes (par rapport aux Teutons...) selon la filiation Russes-« Sarmates »-anciens Indiens porteurs du sanskrit ; et il utilise ici le même genre d'arguments pseudo-étymologiques imaginés naguère par Tredjakovskij ou Sumarokov¹⁶. De la même manière, il soutient dans sa grammaire londonienne que c'est l'alphabet russe qui est le plus proche du sanskrit. Or la préface de cette grammaire est clairement d'inspiration rousseauïste, l'auteur y manifestant son culte de la nature, de son universalité, et l'idée idyllique de perfection originelle des peuples exotiques est sous-jacente¹⁷. Et la Russie, bien sûr, même si ce n'est pas dit en toutes lettres, a tout à gagner à ce renversement de la hiérarchie culturelle jusque là admise car cela lui permettra d'échapper au joug de la tradition gréco-latine. Le sanskrit, langue la plus antique, langue aussi d'un pays où la nature a encore tous ses droits, affirme donc sa supériorité ; montrer que le russe entretient un rapport privilégié avec le sanskrit aboutit aussi à en affirmer la supériorité sur les autres langues, d'où

14. G.S. Lebedev, *Bespristrastnoe sodержanie sistem Vostočnoj Indii bramgenov, svjaščennyx obrjadov ix i narodnyx obyčaeв*, Saint-Pétersbourg, 1805.

15. Cité d'après Bulič, *op. cit.*, p. 623.

16. Voir *Ibid.*

17. *Ibid.*, p. 619.

la prééminence de la nation russe, puisque, à cette époque déjà romantique, la langue s'identifie à la nation. La Russie de Catherine II n'avait-elle pas été une terre d'élection de l'utopie ? c'est qu'elle se posait comme une « nation jeune, pleine de forces vitales »¹⁸ au moment même où Herder idéalisait les Slaves, doux et paisibles, encore proches de la perfection morale de l'homme naturel, dans ses *Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit* (1790-1793). Mais on voit Lebedev s'intéresser aussi à la civilisation du pays dans son dernier ouvrage, c'est-à-dire que son esprit encyclopédique envisage aussi le sanskrit comme un moyen d'accès à la pensée et à la littérature indiennes. Cela correspondait à une curiosité généralisée en Occident, une idéalisation des peuples exotiques qui se trouvait relayée en Russie, ce dont témoigne par exemple à cette époque Karamzin : on sait qu'il fait écho à une adaptation allemande du *Sakuntala* de Kalidasa et en traduit lui-même quelques extraits en 1792 avec des commentaires qui annoncent Lebedev : « Kalidasa est pour moi aussi grand qu'Homère. Tous les deux ont reçu leur pinceau des mains de la nature et c'est elle que tous les deux se sont attachés à dépeindre¹⁹. » Karamzin adaptait en fait la traduction allemande réalisée par Iohann Forster (1754-1794), rousseauïste hors normes qui avait accompagné Cook dans l'une de ses expéditions et avait séjourné en Russie avant d'être délégué de la République de Mayence à la Convention ; la traduction de Forster faite à partir du texte anglais de William Jones (Calcutta, 1789) souleva l'enthousiasme de Herder et de Goethe à qui cela fournit l'inspiration du quatrain *Sakontala* dans son cycle *Antiker Form sich nähernd*. Mais déjà, en 1788, Novikov avait publié à Moscou le sixième livre de la *Mahabharata* traduit par A.A. Petrov à partir de l'anglais (traduction de Charles Wilkins de 1785). Tout cela témoigne de la libre circulation des idées et des textes en Europe à cette époque en attendant que des sanskritistes russes soient capables de traduire directement du sanskrit pour leurs compatriotes.

18. L. Heller et M. Niqueux, *Histoire de l'utopie en Russie*, Paris, PUF, 1995, p. 70.

19. N.M. Karamzin, (O Kalidase i ego drame *Sakontala*) [A propos de Kalidasa et de son drame *Sakuntala*], *Moskovskij žurnal*, 5, 1792 (cité d'après N.M. Karamzin, *Izbrannye sočinenija* [Œuvres choisies], Moscou-Leningrad, « Xudožestvennaja literatura », 2, 1964, pp. 117-118).

Ces trois approches, linguistique, idéologique et civilisationniste, vont inspirer en fait de manière cyclique la sanskritique russe jusqu'en 1914 ; Lebedev aura été le père au sens plein des études sanskrites, voire de l'indologie en Russie.

Les matériaux qu'il a rassemblés vont se trouver bientôt utilisés dans l'ouvrage célèbre d'Ivan Stepanovič Rižskij (1759 ?-1811), *Introduction au monde des belles lettres*, paru en 1806²⁰. Cet ouvrage original fonde en fait la linguistique générale en Russie ; c'est une sorte d'adaptation de la grammaire générale de Port-Royal : la langue ne fait que traduire les catégories de pensée logique de l'Homme ; cette grille logico-grammaticale permet donc d'aborder l'étude de n'importe quelle langue étrangère ; mais l'auteur insiste sur le fait que chaque peuple réorganise à sa manière ces catégories pour refléter le monde qui l'entoure, imposant ainsi à sa langue son propre point de vue sur la réalité. Rižskij anticipe ainsi la théorie de la « forme intérieure de la langue » qu'avancera un peu plus tard Wilhelm von Humboldt. Et, pour mieux démontrer l'universalité de sa thèse, il commente des exemples sanskrits inspirés de toute évidence de la lecture de Lebedev.

L'intérêt pour le sanskrit se marque aussi par la traduction d'un article allemand « A propos de la langue sanskrite » en 1807²¹. On relève encore que de 1806 à 1809 un certain N.I. Axverdov, lieutenant général de son état et amateur éclairé, compile un glossaire sanskrit-russe demeuré à l'état de manuscrit ; or ces matériaux vont se retrouver dans la bibliothèque de Theodor Adelung (1768-1843), Allemand de Stettin établi en Russie, neveu de Johann Christoph Adelung²² et membre correspondant de l'Académie des sciences depuis 1809 ; Adelung appelait cette compilation *Vergleichung der Sanskrit-Wörter im Mithridates mit dem Russische von H. General-Lieutenant von Achwerdow*. Il utilisa ces matériaux dans l'opuscule

20. I. Rižskij, *Vvedenie v krug slovesnosti, sočinennoe v Imperatorskom Xar'kovskom universitete i služivšee rukovodstvom byvšix v onom 1805 godu publičnyx čtenij, predšestvovavšix nauke krasnorečija* [*Introduction au monde des belles lettres, composée à l'Université impériale de Kharkov pour servir de manuel aux cours publics donnés en 1805 en préalable au cours de rhétorique*], Xar'kov, Universitetskaja tipografija, 1806.

21. « Nečto o sanskritskom jazyke », përevod s nemeckogo S.R., *Minerva*, 5, 1807, pp. 25-28.

22. Voir supra n. 10.

anonyme qui lui est généralement attribué, paru en 1811 et consacré à la ressemblance du sanskrit avec le russe²³. Agissait-il ici uniquement motivé par des préoccupations linguistiques ? on peut en douter ; en Allemagne, à la même époque, le « tournant du sanskrit »²⁴ ne créait pas seulement les conditions du développement de la grammaire comparative et historique, il venait aussi à point pour nourrir les spéculations romantiques et nationalistes du début du siècle, nées dans le tumulte des batailles napoléoniennes.

Dans l'aspiration des Germains, privés de la prestigieuse filiation gréco-latine, à se chercher des quartiers de noblesse, le sanskrit venait à point comme illustrissime ancêtre qui remettait en cause le binôme dominant grec-latin : toutes les langues indo-européennes se retrouvaient désormais sur un pied d'égalité ; mais, poussant encore plus cet avantage, les savants allemands n'auront de cesse de démontrer que c'était l'allemand qui en était demeuré le plus proche, donc le plus parfait, puisque la thèse organiciste de l'irréversible déclin des langues, de leur ruine était alors implicitement reconnue par tous... Il fallut en effet le déchiffrement du hittite au XX^e siècle pour que l'on cesse de considérer que l'épopée sanskrite du *Rig-Veda* était le plus ancien texte indo-européen connu. Telle est l'une des thèses soutenue par Friedrich Schlegel (1772-1829), le chef de file du romantisme allemand, dans son ouvrage de 1806 *Essai sur la langue et la sagesse des Hindous*²⁵, « véritable bilan de l'enthousiasme qui s'est emparé des romantiques allemands à la

23. *Rapports entre la langue sanskrite et la langue russe. Présentés à l'Académie Impériale russe*, Saint-Pétersbourg, 1811. Traduction russe par P. Frejgan : *O srodstvje sanskritskogo jazyka s russkim. Podneseno Imperatorskoj Rossijskoj akademii*, Saint-Pétersbourg, 1811. Ces spéculations sur les parentés interlinguistiques étaient alors monnaie courante, voir par exemple B.O. Reit (1770-1824), professeur à l'Université de Xar'kov, qui fait publier *Geist der literarischen Cultur des Orients und Occidents* où il suggère une affinité particulière entre le russe, le slave en général et les langues iraniennes, avestique et pehlvi ; ou la dissertation attribuée à I.F. Vezdin, sujet autrichien, et publiée à Padoue en 1798 : *Dissertatio de antiquitate et affinitate linguarum zendicae, sanscritinae et germanicae* ; ou [J.A. Galiffé], *Observations sur la ressemblance frappante que l'on découvre entre la langue des Russes et celle des Romains*, Milan, 1817, 40 p.

24. Voir G. Mounin, *op. cit.*, p. 153.

25. W. Schlegel, *Über die Sprache und Weisheit der Indier. ein Beitrag zur Begründung des Altertumskunde. Nebst metrischen Uebersetzungen Indischer Gedichte*, Heidelberg, 1808 ; nouvelle éd. : E.F.K. Koerner (éd.) avec une introduction de Sebastiano Timparano, Amsterdam, Benjamins, 1977 ; traduction française : F. Schlegel, *De la langue et de la philosophie des Indiens*, trad. par J. Mauget, Genève, Mauget et Cherbuliez, 1809.

lecture de William Jones et de la société asiatique de Calcutta »²⁶. Schlegel, qui avait étudié le sanskrit lors de son séjour à Paris en 1803 auprès d'Antoine-Léonard de Chézy²⁷ (comme plus tard Bopp), a voulu y démontrer entre autres que le sanskrit était plus ancien que le grec et le latin, donc supérieur à eux ; or la filiation du sanskrit au germanique est la plus directe, ce qui aboutit à valoriser l'allemand... Le frère de Schlegel, August Wilhelm (1767-1845), implantera la philologie sanskrite en Europe avec sa chaire de sanskrit à Bonn. Et c'est un peu plus tard, en 1823, que le philologue Johann von Klaproth impose en 1823 le terme d'indo-germanique (*Indo-germanisch*) pour les langues indo-européennes, terme qui privilégie l'allemand et qui a perduré jusqu'à aujourd'hui dans les pays germaniques. Mais Friedrich Schlegel s'efforce aussi d'accéder au monde spirituel des Indiens grâce au sanskrit conçu comme instrument de connaissance et de faire connaître la philosophie indienne, affirmant du coup l'unité ancestrale des civilisations grecques et indiennes. C'est aussi dans l'*Essai* qu'apparaît pour la première fois le terme de « grammaire comparée ». Schlegel illustre donc lui aussi les trois approches fondamentales : linguistique, idéologique et civilisationniste.

Quoi qu'il en soit, les préoccupations nationalistes de l'*Essai* ne pouvaient qu'avoir leur correspondant en Russie même ; là aussi le nationalisme se développait sur le plan linguistique, avec une adéquation langue-nation qui va animer la Renaissance nationale slave au XIX^e siècle et qui ne pouvait qu'être que fortifiée par la symbiose intellectuelle entre Allemagne et Russie qui va régner tout au long du XIX^e siècle²⁸. L'essai de Theodor Adelung participe donc d'une sorte de compétition vers l'antiquité maximale qui prend la suite entre Russes et Germains de la vieille querelle normaniste ; et on note d'ailleurs que dans les ouvrages de références russes Adelung, qui a en somme pris parti pour la thèse des antiquités russes, est russifié avec prénom et patronyme, « Fëdor Pavlovič », et

26. M. Crépon, in P. Caussat, D. Adamski et M. Crépon, *La langue source de la nation. Messianismes séculiers en Europe centrale et orientale (du XVIII^e au XX^e siècle)*, Sprimont, Mardaga, 1996, p. 295.

27. Le blocus continental interdisait d'aller étudier en Angleterre où Colebrooke, Wilson et Carey étaient en train de fonder la philologie sanskrite.

28. Voir R. Comtet, « L'apport germanique à la réflexion sur la langue en Russie : des origines aux slavophiles », *Slavica occitania*, Toulouse, 4, 1997, pp. 25-69 (Journées d'étude germano-slaves des 24 et 25 janvier 1997).

considéré comme un Russe authentique²⁹. Son essai a d'ailleurs son correspondant dans d'autres tentatives menées à la même époque dans les autres pays slaves pour établir un lien privilégié entre les langues slaves et le sanskrit, et qui parfois aboutissent à rattacher le germanique au persan, le slave au sanskrit ; on pense ici surtout au Polonais Walenty Majewski (1764-1835) mais aussi aux éveilleurs tchèques Pavel Šafarířik (1795-1861), Josef Dobrovský (1753-1829), Antonin Jungmann, frère de Josef, au Croate Antun Mihanović, au Slovaque Ján Kollár, soit à la plupart des artisans de la Renaissance slave du début du XIX^e siècle³⁰.

A partir de là, les études sanskrites, inséparables du comparatisme, vont se développer en parallèle en Allemagne et en Russie. Les Russes auraient eu tort d'ailleurs de ne pas s'en préoccuper : William Jones, dans sa célèbre communication à la Société asiatique du Bengale en 1786, n'avait cité à côté du sanskrit que le gaulois, le grec, l'allemand et le vieux perse et Franz Bopp (1791-1867), véritable fondateur de la grammaire comparée, omettait le slave dans ses premiers travaux³¹. Il n'ajoutera le vieux slave aux langues indo-européennes à ses comparaisons qu'à partir de 1835³². Les Russes pouvaient donc avoir le sentiment d'être d'éternels oubliés dans toutes ces filiations prestigieuses et ils n'auront de cesse

29. Voir par exemple *Kratkaja literaturnaja ěnciklopedija [Petite encyclopédie littéraire]*, 1, Moscou, 1962, p. 84.

30. Voir M. Murko, « Prvi usporodivači sanskrita sa slovenskim jezicima », *Rad Jugoslovenske Akademije znanosti i umjetnosti*, kn. CXXVII, 1897, pp. 103-115 (traduction tchèque de Ján Stanislav, « Prví sroznatelé sanskritu s jazyky slovanskými », in M. Murko, *Rozpravy z oboru slavanské filologie*, Prague, « Orbis », 1937, pp. 85-98).

31. F. Bopp, *Über das Conjugationssystem der Sanskrit-Sprache in Vergleichung mit jenem der Griechischen, Lateinischen, Persischen und Germanischen Sprachen*, Frankfurt am Main, 1816 (Repr. : Hildesheim, Olms, 1985) ; *Zergliederung des Sanskrits und der mit ihm verwandten Sprachen*, 1824-1852.

32. Dans sa *Vergleichende Grammatik des Sanskrit, Zend, Griechischen, Lateinischen, Litthauischen, Gothischen und Deutschen*, Berlin, Dümmler, 1-3, publiée de 1833 à 1852, où le vieux slave, *Altslavisch* (et l'arménien) ne sont ajoutés qu'ultérieurement, dans la deuxième édition de 1857-1861 ; traduction française : *Grammaire comparée des langues indo-européennes par François Bopp. Traduite sur la deuxième édition et précédée d'une introduction par M. Michel Bréal*, 4 vol. (vol. 5. *Registre détaillé* par F. Meunier, 1874), Paris, Imprimerie Impériale/Nationale, 1866-1872. On trouve encore dans l'historiographie linguistique contemporaine de nombreux exemples d'une méconnaissance absolue et consternante de la linguistique russe, témoin un ouvrage récent, par ailleurs très bien documenté, qui ne lui accorde pas le moindre développement : Anna Morpurgo Davies, *La linguistica dell'Ottocento*, Bologna, Società editrice el Mulino, 1996, 589 p.

de revendiquer leur place dans la science nouvelle, à commencer avec D.X. Vostokov (1781-1864), fondateur de la linguistique comparée russe, et dont l'un des premiers travaux prouve qu'il connaissait déjà l'œuvre de Schlegel et l'essai d'Adelung.³³ Les Russes ont pu ainsi avoir le sentiment, comme Schlegel, de participer à une nouvelle Renaissance, la découverte du sanskrit faisant écho à la redécouverte de l'héritage gréco-latin par les humanistes ; or le monde russe était resté étranger à la Renaissance européenne et il tenait là une occasion rêvée pour prendre sa revanche...

3. LA TRANSITION VERS L'INSTITUTIONNALISATION DE LA SANSKRITIQUE

En 1818 l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg fonde le Musée asiatique³⁴ pour conserver et rendre accessibles les manuscrits orientaux qu'elle possède ; le même Adelung que nous avons déjà évoqué y travaille assidûment, publiant en allemand en 1830 son *Essai d'une littérature du sanskrit* qui décrit les manuscrits sanskrits du Musée³⁵. Toute une pléiade de chercheurs vont continuer à travailler dans cette direction : le premier conservateur X.D. Fren (1782-1851), Bernhardt Andreevič Dorn (1805-1881), Ja.I. Schmidt (1779-1847), A.A. Schiffner (1817-1879), tous académiciens. On note cependant qu'ils sont plus des orientalistes généralistes que des sanskritistes, le sanskrit n'étant que l'un des domaines de leurs recherches, et qu'ils sont pour la plupart Allemands : nouvelle illustration de la symbiose intellectuelle germano-russe déjà évoquée. On a là la transition de l'amateurisme individuel vers l'étude spécialisée et institutionnalisée du sanskrit en Russie et c'est Robert Lenz (1808-1836) (à la russe Robert Kristianovič Lenc) qui symbolise le mieux cette phase décisive de la sanskritique russe.

Robert Lenz devait être un Allemand de la Baltique car il fait ses études à l'université de langue allemande de Dorpat (Derpt), dans la province baltique de Livonie (dans l'actuelle république

33. A.X. Vostokov, « Zadača ljubiteljam ètimologii » [Un objectif pour les amateurs d'étymologie], *Sanktpetersburgskij vestnik*, 1/2, 1812, pp. 204-215.

34. Voir supra, n. 6.

35. T. Adelung, *Versuch einer Literatur der Sanskrit-Sprache*, Saint-Pétersbourg, 1830 ; suivit une seconde édition de cette description : *Bibliotheca Sanskrita. Literatur der Sanskrit-Sprache*, Saint-Pétersbourg, 1837.

d'Estonie) qui était alors intégrée à l'Empire russe. On l'envoie compléter sa formation en Allemagne, selon la tradition qui a profité aux meilleurs étudiants russes tout au long du XIX^e siècle (déjà Lomonosov avait été envoyé aux universités de Freyberg et Marburg dans les années 1736-1741) ; à Berlin, il s'initie au sanskrit auprès de Franz Bopp et on l'envoie compléter sa formation à Bonn (auprès d'August Schlegel), Oxford, Londres et Paris ; revenu en Russie, il travaille sur les collections indiennes du Musée asiatique pour sa thèse de doctorat rédigée en allemand, *Mémoire sur une collection de manuscrits sanskrits déposés au Musée asiatique*³⁶, publiée dans la *Sankt-Petersburger Zeitung* en 1833 avant de bénéficier d'éditions séparées à Leipzig et Saint-Pétersbourg. En 1835 il est nommé suppléant (*ad''junkt*) à l'Académie et travaille sur la documentation qu'il a rassemblée lors de son séjour à l'étranger, analysant le *Lalitavistara [Développement des jeux]*³⁷ ; en 1836 il commence à enseigner à titre bénévole la littérature sanskrite et la grammaire comparée à l'Université mais il meurt prématurément.

Le développement de la sanskritique en Russie va être définitivement assuré par Sergej Semënovič Uvarov (1786-1855) ; ce personnage incontournable fut à la fois président de l'Académie des sciences de 1818 à 1855 et ministre de l'Instruction publique de 1833 à 1849. Souvent décrié par la postérité pour avoir énoncé la doctrine officielle de la nationalité (« orthodoxie, autocratie, génie national ») et avoir été au service de l'autocrate Nicolas Ier, il n'en était pas moins très ouvert et clairvoyant et sut donner à son pays des impulsions décisives dans le domaine de la recherche et de l'éducation. Ainsi en fut-il pour l'orientalisme et les études sanskrites où, de toute évidence, il a voulu hisser la Russie au rang des autres grands pays européens. Car les études sanskrites s'inscrivaient dans le projet unificateur des comparatistes qui n'étudiaient guère que les langues indo-européennes supposées tacitement être les seules à porter la civilisation : « [...] on comprendra qu'ils aient presque retrouvé, mais par des voies absolument différentes, l'uni-

36. *Bericht über eine im Asiatischen Museum deponirte Sammlung Sanskrit-Manuskripte.*

37. « Analyse du Lalita-vistara-pourans, d'un des principaux ouvrages sacrés des Boudhistes de l'Asie centrale, contenant la vie de leur prophète, et écrit en sanscrit par M.R. Lenz (lue le 20 mai 1836) », *Bulletin scientifique publié par l'Académie Impériale des sciences de Saint-Pétersbourg*, 1/7-13, 1836.

versalisme grammatical de Port-Royal³⁸. » La sanskritique était donc pour la Russie toujours complexée et en mal de reconnaissance un moyen d'occuper sa place dans le monde civilisé. Dans son « Projet d'une Académie asiatique » daté de 1810, rédigé en français et signé de « M. Ouvaroff » (« M. » pour « Monsieur »...), Uvarov met déjà l'enseignement du sanscrit à la première place et donne la priorité à l'établissement d'un dictionnaire et d'une grammaire du sanskrit, ainsi qu'à la traduction en russe des *Veda* et des dix-neuf livres du grand poème épique *Mahabharata*. Une fois ministre de l'Instruction publique il n'a de cesse de développer dans les universités la philologie sanskrite inséparable de la grammaire comparée ; en même temps, il rend systématique l'envoi de savants russes boursiers dans les universités étrangères (surtout allemandes...) pour y mettre à jour leurs connaissances et développer leurs compétences, selon la tradition initiée par Pierre le Grand. Tous les sanskritistes russes pourront ainsi aller se former au cours du XIX^e siècle à Bonn, Leipzig, Berlin et autres hauts lieux germaniques de la grammaire comparée. Ainsi, la sanskritique allait s'organiser en Russie comme les universités à la même époque sur le modèle germanique prodigieusement efficace.

4. L'ÉTUDE INSTITUTIONNALISÉE

A partir de là, effectivement, on ne conçoit pas d'enseignement philologique digne de ce nom sans une chaire de sanskrit et grammaire comparée. Cet enseignement était la clé des études indo-européennes mais il a été aussi une initiation aux méthodes d'analyse élaborées au cours des siècles par les grammairiens indiens pour rendre compte d'une langue dotée d'une exceptionnelle richesse dans les domaines de la morphologie, de la phonétique et de la formation des mots ; l'influence exacte de ces études sanskrites sur la pensée linguistique occidentale (russe en particulier...) reste à étudier.

Cette conquête du sanskrit demeure cependant jalonnée de grands noms qui s'inscrivent désormais dans une continuité. Citons Pavel Jakovlevič Petrov (1814-1875), encore orientaliste, mais

38. O. Ducrot, « Le structuralisme en linguistique », dans F. Wahl (éd.), *Qu'est-ce que la linguistique ?*, Paris, Le Seuil, 1968, p. 34.

aussi élève de Lenz et T. Adelung, ami de Belinskij³⁹ et auteur de la première traduction directe du sanskrit en russe, événement hautement symbolique⁴⁰. On l'envoie en 1838 en Europe pour se perfectionner en sanskrit ; à Berlin, Bopp estime qu'il en sait déjà plus qu'il n'en faut et il l'envoie étudier les manuscrits sanskrits conservés à Paris et à Londres. De retour, il finit par être nommé *ad''junkt* à la première chaire de sanskrit en Russie créée à Kazan en 1842 ; il poursuit ensuite une carrière universitaire à Moscou. On lui doit une série de manuels et la formation d'une pléiade de linguistes russes à la sanskritique : F.E. Korš (1843-1915), F.F. Fortunatov (1841-1914), V.F. Miller (1848-1913)... Il fut remplacé à Kazan par Friedrich Bollensen, condisciple de Petrov à Saint-Petersbourg, qui édita en 1846 le texte sanskrit du drame de Kalidasa *Vikramorvasi* avec traduction et commentaires en allemand⁴¹ : comme toujours l'élève russe voulait désormais rivaliser avec le maître allemand sur son propre terrain... Cependant, à l'Institut des langues orientales rattaché au Musée asiatique, Bernhardt Dorn avait pris la relève de Lenz pour enseigner le sanskrit à partir de 1838. Il s'était signalé en publiant à Kharkov en 1833 *De affinitate linguae Slavicae et Sanskritae*, dans la tradition de Theodor Adelung, participant d'une sorte d'émulation à l'échelle européenne à l'époque (c'est en 1831 que James Prichard publie à Londres *The Eastern origin of the Celtic nations proved by a comparison of their dialects with the Sanskrit, Greek, Latin and Teutonic Languages*, suivi en 1837 par Adolphe Pictet qui publie à Paris *De l'affinité des langues celtiques avec le sanscrit*). Va lui succéder en 1858 pour occuper la nouvelle chaire de littérature sanskrite Kaëtan Andreevič Kossovič (1815-1883), originaire de Biélorussie, en grande partie autodidacte selon ce qui était devenu une véritable tradition russe (d'où peut-être ses difficultés à être reconnu par la communauté scientifique moscovite) et qui s'était déjà signalé par une série de traductions du sanskrit. Il va mettre en

39. Voir I.Ju. Kračkovskij, « Vostokovedenie v pis'max P.Ja. Petrova V.G. Belinskomu » [L'orientalisme dans les lettres de P.Ja. Petrov à V.G. Belinskij], in *Očerki po istorii russkogo vostokovedenija* [Essais sur l'histoire de l'orientalisme russe], Moscou, AN SSSR, 1953, pp. 7-22.

40. « Pesn' Naly iz Maxab'araty, kn. I » [La chanson de Nala du *Mahabharata*, livre I], *Teleskop*, Moscou, 26/7, pp. 342-346.

41. *Vikramorvaçi das ist Urvasi, der Preis der Tapferkeit, ein Drama Kalidasa's in fünf Acten*. Herausgegeben, übersetzt und erläutert von Dr. Friedrich Bollensen, St.-Petersburg, 1846.

chantier un dictionnaire sanskrit-russe qui restera cependant inachevé, poursuivra son activité de traduction et va surtout former une pléiade d'étudiants russes grâce à ses dons pédagogiques et même si son œuvre scientifique trahit les lacunes de sa formation⁴².

On a là les débuts d'une sorte d'école russo-allemande de sanskritique avec l'Académie des sciences à Saint-Petersbourg, le cadre universitaire russe, des érudits souvent d'origine germanique, des publications le plus souvent réalisées en allemand. C'est Otto Böhtlingk (1815-1904), appartenant à une famille allemande établie en Russie depuis 1713, académicien, qui peut en être considéré comme le représentant le plus typique. Après des études à Dorpat et Saint-Petersbourg il alla se perfectionner en sanskrit à Berlin et Bonn ; il se signala en traduisant en allemand, langue de toutes ses publications, la célèbre grammaire sanskrite de Panini en deux tomes à Bonn en 1842⁴³. L'Académie des sciences de Russie lui confia ensuite la tâche immense de composer un dictionnaire du sanskrit, ce qu'il put mener à bien en coopération avec Walter Rudolf von Roth (1821-1895) de l'Université de Tübingen et en résidant la plupart du temps à Iena et Leipzig, ville où il finit par s'établir définitivement. Ainsi naquit le célèbre dictionnaire du sanskrit dit « de Saint-Petersbourg » publié en sept livraisons de 1852 à 1875⁴⁴ ; et à cette version « complète » (surnommée « grand dictionnaire de sanskrit », *bol'soj sanskritskij slovar'*) devait succéder en 1879-1880 une version « abrégée » (« petit dictionnaire », *malyj sanskritskij slovar'*) en sept volumes⁴⁵ ; il y eut ensuite une ultime version par Capeller⁴⁶, ce qui montre le succès de ce travail resté de nos jours incontournable. Ajoutons que Böhtlingk sut dépasser le cadre de l'indo-européanisme puisque son étude du yakoute parue en 1851 ouvre les études comparatistes russes à

42. Voir S. Bulič, « Kossovič (Kaëtan Andreevič) », in *Ènciklopedičeskij slovar' Brokgauza [Dictionnaire encyclopédique Brockhaus]*, 16, 1893, pp. 385-386.

43. *Panini's Grammatik*, 1-2, Leipzig, 1839-1840 ; 2^e éd. 1887.

44. O. Böhtlingk et R. Roth, *Sanskrit-Wörterbuch*, Sankt-Petersburg, 1-7, 1855-1875.

45. O. Böhtlingk, *Sanskrit-Wörterbuch in kurzerer Fassung*, 1-7, Sankt-Petersburg, 1879-1880.

46. C. Cappeller, *Sanskrit-Wörterbuch, nach den Petersburger Wörterbüchern bearbeitet*, Straßburg, 1887.

l'orientalisme au sens large⁴⁷, ce qui s'inscrit dans le « changement de paradigme » de la philologie russe que nous aurons l'occasion d'évoquer plus loin : pour la première fois la méthode comparatiste est appliquée à une langue du groupe turk. On verra encore Friedrich Knauer (1849-1917), professeur de sanskrit à l'Université de Kiev de 1910 à 1914, publier à Leipzig un manuel de sanskrit rédigé en russe en 1908⁴⁸, nouvelle et belle illustration de la symbiose intellectuelle russo-germanique.

Le fait que les sanskritistes russes allaient se former auprès des maîtres allemands pour former à leur tour des disciples russes fondait tout un faisceau de filiation intellectuelle. On a vu P.Ja. Petrov s'initier au sanskrit auprès de Bopp à l'Université de Bonn en 1838-1840 ; il aura pour élèves F.E. Korš, F.F. Fortunatov et V.F. Miller (1848-1913) qui, à leur tour, formeront de nouveaux élèves en sanskritique...

Cependant, en 1855, fut inaugurée à l'Université de Saint-Petersbourg une Faculté des langues orientales qui abrita à partir de 1859 un département de sanskrit et perse. Ce fut le point de départ d'une généralisation de l'enseignement et de la recherche en sanskrit. Si on brûle les étapes jusqu'à la veille de la guerre de 1914, on relève alors que des centres de sanskritique importants et renommés existaient, en dehors de l'Académie des sciences, dans les universités de Saint-Petersbourg, Iouriev (Dorpat), Moscou (V.F. Miller), Kazan (V.A. Bogorodickij), Kiev (F.I. Knauer), Kharkov (P.G. Ritter) et Odessa (A.I. Tomson).

Les universités étaient donc devenues le règne de la philologie savante indo-européenne ; cependant, dans le milieu non universitaire des pédagogues, en marge de la science officielle, on observa dans les années 1850-1860 une fermentation linguistique qui faisait écho aux thèses slavophiles. On sait que le mouvement slavophile, courant de pensée russe, à la fois social, philosophique et politique, s'est surtout manifesté à cette époque sous la houlette spirituelle d'Ivan Kireevskij et Aleksej Xomjakov. Par opposition aux occidentalistes, les slavophiles privilégiaient pour la Russie tout ce qui

47. O. Böhlingk, *Über die Sprache der Jakuten. Grammatik, Text und Wörterbuch*, Sankt-Petersburg, 1851, LVIII + 581 p.

48. F. Knauer, *Učebnik sanskritskogo jazyka [Manuel de sanskrit]*, Leipzig, 1908.

pouvait la distinguer de l'Europe tout en rejetant le byzantinisme importé et coupé de ses racines : foi orthodoxe, esprit communautaire, opposition au « formalisme » de l'Occident. C'est ce que l'on a pu appeler un « pur utopisme rétro-projectif »⁴⁹. Ils menaient donc une sorte de fronde contre la science officielle, jugée comme germanique et « étrangère » à la tradition russe, mais réservaient un accueil favorable à ceux que nous pourrions appeler les « refusés », tel Kossovič cité plus haut et rejeté par l'establishment moscovite.

La pensée linguistique des slavophiles commence seulement à être étudiée⁵⁰. Ils ont cherché surtout à montrer l'irréductibilité du russe à travers des catégories comme celles de l'aspect verbal ou la phrase dite « impersonnelle ». Xomjakov est allé plus loin encore, en digne successeur des anti-normanistes du XVIII^e siècle, avec une linguistique fantasmagorique ; il rejoint par exemple le Vasilij Tredjakovskij du XVIII^e siècle⁵¹ dans ses étymologies rêvées : le mot *angličane* « les Anglais » étant proche de *ugličane* « les habitants de la ville russe d'Uglič », cela lui permet de conforter sa thèse de l'apport slave à la constitution de la nation anglaise, donc de la supériorité des Slaves sur les Germains⁵². Et, dans cette quête nationaliste de spécificité russe, il va instrumentaliser le sanskrit, selon la voie tracée au début du siècle par Lebedev mais aussi par le romantisme allemand. La démarche est simple, sinon simpliste : le slave (donc le russe) est le plus proche du sanskrit primitif, ce qui lui assure la suprématie sur toutes les autres langues d'Europe. C'est ce que Xomjakov s'emploie à démontrer en 1855 dans sa *Comparaison des mots russes avec les mots sanskrits* où il compare plus de mille mots à des vocables sanskrits et affirme que « la langue slave, par la plénitude des sons et le caractère du timbre, est la seule qui reproduise à l'oreille l'impression produite par le sanscrit » et qu'elle est donc « le complément indispensable de la sans-

49. L. Heller et M. Niqueux, *op. cit.*, p. 127.

50. Voir B.M. Gasparov, « La linguistique de la conscience nationale [Le rôle des discussions des années 1860-1870 sur la nature de la grammaire russe dans l'histoire de la pensée philosophique et philologique] » (trad. par R. Comtet), *Histoire, épistémologie, langage*, Paris, XVII/2, pp. 125-145.

51. Voir J. Breuillard et Iou. Polouektov, « Vassili Trediakovski (1703-1769), Samuel Bochart (1599-1667) et l'origine des Russes », *La Revue russe*, Paris, 6, 1994, pp. 45-58.

52. Voir L. Heller et M. Niqueux, *op. cit.*, p. 129.

critologie européenne »⁵³. Il pousse même le bouchon encore plus loin en affirmant l'origine slave des mythologies grecque et hindoue⁵⁴. L'argumentation est la même chez son disciple Alexander Hilferding (1831-1872), qui avait russifié son nom en Aleksandr Fëdorovič Gil'ferding, tant ce fils de diplomate saxon s'était assimilé à la culture russe et au slavophilisme. C'est auprès de lui que Xomjakov s'était initié au sanskrit. Polygraphe, ethnographe (il devait mourir du typhus lors d'une expédition destinée à collecter de vieux chants épiques, les *byliny*, dans la province d'Oloneck, au nord de la Russie), Hilferding soutient dans sa thèse de doctorat soutenue en 1853 (*Les relations de la langue slave aux langues qui lui sont apparentées*⁵⁵) l'idée que la langue slave (à laquelle il joint le lituanien) est plus proche du sanskrit que les autres langues européennes de l'Ouest ; le propos est encore plus net dans l'ouvrage qu'il publie immédiatement après : *Sur la parenté de la langue slave avec le sanskrit*⁵⁶. Selon lui, le slave vient en effet directement de la langue des anciens Indo-Européens, ce qui montre à quel point elle est différente de l'allemand. Hilferding réfute ainsi la théorie de Grimm selon laquelle il existait une parenté étroite entre allemand, lituanien et slave ; sa pensée se retrouve plus tard chez son contemporain Vladimir Ivanovič Lamanskij (1833-1914), lui aussi linguiste et ethnographe, qui suggère dans son ouvrage *Les trois mondes du continent asio-européen*⁵⁷ l'existence d'un monde eurasiatique englobant la Russie et situé entre le monde romano-germanique et le monde asiatique ; Lamanskij utilise entre autres l'argument linguistique de la proximité du slave avec le sanskrit, il annonce les théories eurasiennes du prince Troubetzkoy⁵⁸. Il y eut même à cette époque

53. A.S. Xomjakov, *Sravnenie russkix slov s sanskritskimi*, Saint-Pétersbourg, 1855 ; citations d'après A. Gratioux, A.S. *Khomiakov (1804-1860)*. 2. *La pensée*, Paris, Les Éditions du Cerf, 1939, p. 100.

54. Voir L. Heller et M. Niqueux, *op. cit.*, p. 129.

55. A.F. Gil'ferding, *Ob otnošenii jazyka slavjanskogo k jazykjam rodstvennym*, Moscou, V universitetskoj tipografii, 1853 (130 p.).

56. A.F. Gil'ferding, *O srodstve jazyka slavjanskogo s sanskritskim*, Saint-Pétersbourg, 1853, 288 + XVI p.

57. V.I. Lamanskij, *Tri mira azijsko-evropejskogo materika*, Saint-Pétersbourg, Transel', 1892, 132 p.

58. Sur Hilferding et Lamanskij, voir P. Sériot, « La linguistique et l'espace géo-anthropologique russe », dans *Contributions suisses au XII^e congrès international des slavistes*, Bern-Berlin-Frankfurt a.M.-New York-Paris-Wien, Peter Lang, 1998, pp. 363-395.

des tentatives pour démontrer que, en raison de certaines affinités comme le « vocalisme plein » (*polnoglasie*) des racines, le russe était encore plus proche que le vieux slave du sanskrit, donc encore plus ancien.⁵⁹

C'est ainsi que l'école slavophile s'est complu à décocher des pieds de nez parfaitement anti-conformistes à la philologie officielle en lâchant la bride à l'imagination et au rêve, comme dans les étymologies fantasmagoriques puissamment poétiques auxquelles nous avons fait allusion. Mais le changement de perspective était net puisqu'on n'allait plus sur les rives du Gange pour acquérir un certificat d'européanité mais bien au contraire pour mieux montrer sa singularité « asiatique » par rapport à l'Europe. Jusque là en effet on avait eu avec les études indo-européennes une sorte de « racisme linguistique »⁶⁰, d'eurocéocentrisme, qui a valorisé tout au long du XIX^e siècle les grandes langues culturelles à modèle flexionnel de l'Occident. Les spéculations linguistiques slavophiles autour du sanskrit révèlent au contraire un changement de « paradigme » culturel en Russie.

5. ULTIMES CHANGEMENTS DE PARADIGME

Le développement de l'orientaliste va en effet suivre la nouvelle orientation de la Russie vers l'Orient et l'Asie, conséquence d'une sorte d'amour déçu envers l'Occident auquel font écho les lignes bien connues de Dostoïevskij écrites en 1881 dans son *Journal d'un écrivain* : « En Europe nous n'étions que des esclaves et des pique-assiette mal tolérés tandis qu'en Asie nous sommes des maîtres. En Europe, nous étions des Tatars ; en Asie nous sommes, nous aussi, des Européens »⁶¹ ; or les études sanskrites étaient marquées par l'eurocéocentrisme. Avec le sanskrit, on l'a vu, on demeurait en fait paradoxalement et avant tout en Europe. Les études orientalistes autres qu'indo-européennes vont donc se développer

59. Voir V.I. Grigorovič, *Slavjanskije nareč'ija. Lekcii* [Les langues slaves. Leçons], Varsovie, 1884. (Cite M.A. Maksimovič, professeur à l'Université de Kiev et slavophile convaincu, 1804-1873)

60. S. Auroux, *La philosophie du langage*, Paris, PUF, 1996, p. 337.

61. F.M. Dostoïevskij, *Polnoe sobranie sočinenij* [Œuvres complètes], 27, Leningrad, 1984, p. 36 ; voir aussi N.Ja. Danilevskij, *Rossija i Evropa* [La Russie et l'Europe], Saint-Petersbourg, 1860.

pour servir l'expansionnisme russe en Asie ; c'est de la même manière que fonctionnaires, militaires et missionnaires ont été les premiers à nous faire découvrir les langues vernaculaires dans toutes les terres de colonisation européenne pour des raisons de communication utilitaire ; pour en rester au sanskrit, William Jones n'était-il pas juge de la Couronne à Calcutta ? Certes, il existait des prémisses russes à cette découverte de l'Orient non indo-européen⁶² ; n'oublions pas que l'illustre écrivain Griboedov avait été assassiné en 1829 alors qu'il était ambassadeur en Perse et œuvrait pour l'extension de la zone d'influence russe. Mais le mouvement s'accélère à partir des années 1850 ; ainsi se développe alors l'Institut Lazarev, fondé en 1815 et ouvert à tous bien que sa vocation fût arménienne au départ ; on y enseignait l'arabe, le persan, le turco-tatar, l'arménien et le géorgien ; le Musée asiatique, déjà cité, abritait des collections de toutes les civilisations de l'Orient sans se limiter au sanskrit ; de même, à la Faculté d'orientaliste de Saint-Pétersbourg déjà citée pour le sanskrit on trouvait aussi une chaire de turco-tatar ; l'Université de Kazan, ouverte sur les steppes asiatiques, devint alors un phare de l'orientaliste russe⁶³... C'est ainsi que furent posées en Russie les bases de la turcologie, de la sinologie⁶⁴, des études sémitiques ou de l'étude des langues du Caucase. On assiste alors à une extraordinaire floraison des talents les plus divers avec des noms comme ceux de

62. Voir Bulič, *op. cit.*, pp. 505 et suivantes.

63. On sait que Tolstoj s'y était inscrit en 1844 aux cours de philologie arabe et turque de la faculté de philosophie avant de passer l'année suivante à la faculté de droit. Voir aussi A.S. Šofman et G. F. Šamov, « Vostočnyj razrjad kazanskogo universiteta » [La section orientale de l'Université de Kazan], in *Očerki po istorii russkogo vostokovedenija [Essais sur l'histoire de l'orientaliste russe]*, 2, Moscou, 1956, pp. 418-448. L'Académie ecclésiastique de Kazan s'était fait, quant à elle, une spécialité de l'enseignement du turco-tatar, de l'arabe, du mongol et du kalmouk à des fins de prosélytisme (ouverture en 1854-1855 d'une « section missionnaire » contre l'hérésie, la religion mahométane, le bouddhisme, les Tchouvaches et les Tchérémisses...) ; l'activité du missionnaire Nikolaj Il'minskij allait dans le même sens (voir F.T. McCarty, « The Kazan's Missionary Congress », *Cahiers du Monde russe et soviétique*, 14/3, 1973, pp. 315-318).

64. Il y avait effectivement fort à faire : « [...] lors des négociations russo-chinoises du traité de Nertchinsk (1688-1689), c'est un jésuite qui sert d'interprète unique aux deux parties : il traduit le chinois aux Russes en latin, et le latin des Russes en chinois. Avant 1670, certaines lettres diplomatiques entre les deux pays sont restées quelquefois 26 ans, voire 56 ans sans être lues, faute de traducteur à Moscou. » (G. Mounin, *op. cit.*, p. 131). Mais en 1840 le sinologue russe V.I. Vasil'ev est envoyé à Pékin avec une mission religieuse pour étudier le chinois et le tibétain.

D. Banzarov (mongol et mandchou), I.N. Berezin (turco-tatar), L.Z. Budagov (turco-tatar), A.Ja. Garkavi (arabe et hébreu), S.M. Georgievskij (chinois), V.F. Girgas (arabe), V.S. Goleniščev (égyptologie et assyriologie), V.V. Grigor'ev (turcologie), le Russo-Allemand Wilhelm Junker (africanisme), N.N. Karazin (Asie centrale), A.K. Kazembek (persan et turc), A.L. Kun (turcologie), L.È. Lazarev (persan et turco-tatar), A.O. Muxlinskij (turco-tatar), M.T. Navrockij (arabe), V.V. Radlov (turcologie et langues paléo-asiatiques), D. Tončibašev (persan), P.K. Uslar (caucasologie), V.P. Vasil'ev (chinois), D.A. Xvol'son (hébreu)... L'horizon linguistique des Russes qui doivent désormais se frotter à des langues non-indo-européennes sur le territoire même de l'Empire, en Asie Centrale, dans le Caucase, en Sibérie, va s'en trouver considérablement élargi (comme dans la linguistique nord-américaine confrontée aux innombrables langues amérindiennes) et cela n'est peut-être pas étranger au destin d'exception de la linguistique russe qui a été véritablement à l'origine du structuralisme moderne.

Parallèlement, la Russie va développer une approche différente de l'Inde, axée sur sa réalité actuelle, et on assiste au développement de l'étude des langues et civilisations néo-indiennes, développement qui reçoit une impulsion décisive en la personne d'Ivan Pavlovič Minaev (1840-1890). Homme de terrain, celui-ci accomplit plusieurs voyages d'étude aux Indes, au Népal, en Birmanie et à Ceylan. Et il écrit des ouvrages de synthèse sur les civilisations indiennes, le bouddhisme en particulier, sans négliger les études linguistiques. Son esprit de synthèse et l'ampleur de ses intérêts en font le fondateur de l'indologie russe et sa grammaire russe du pali fut immédiatement traduite en anglais et en français.⁶⁵

Dans cette même optique de découverte des langues néo-indiennes, on s'intéresse en Russie au tsigane, surtout pratiqué dans le Midi, longtemps négligé, alors que les premières incursions des Tsiganes dans le pays sont datées de 1501. Suite aux travaux préliminaires de H.M. Grellmann (professeur gœttingois, mort à

65. I.P. Minaev, *Očerki fonetiki i morfologii jazyka Pali [Essais sur la phonétique et la morphologie du pali]*, Saint-Pétersbourg, 1871 ; voir aussi pour l'indologie russe au XIX^e siècle V.M. Beskrovnyj, « Iz istorii izučenija živyx indijskix jazykov v Rossii v XIX veke » [Pages d'histoire de l'étude des langues indiennes vivantes en Russie au XIX^e siècle], *Vestnik Leningradskogo universiteta*, 8, 1957, pp. 37-50.

Moscou en 1804), des savants européens comme A.F. Pott, F. Miklosich, F.N. Finck, R. Pischell percent définitivement à partir des années 1840-1850 le mystère des origines d'un peuple venu de l'Inde du Nord-Ouest (et non d'Égypte...) grâce à la linguistique comparée qui permet de surmonter les difficultés d'identification d'une langue fortement métissée au cours de ses migrations. Leur font écho en Russie une série d'études surtout locales qui permettront plus tard, dans les années 1930, de tenter d'établir en Union soviétique une norme linguistique (alphabet, grammaire, dictionnaire...) afin de favoriser la sédentarisation des Tziganes.⁶⁶

En même temps, l'aspect culturel et philosophique des études indiennes l'emporte désormais dans le monde culturel sur l'aspect philologique ; cet aspect était jusque là le plus souvent négligé, le sanskrit étant considéré plus comme un support des études linguistiques indo-européennes que comme le vecteur d'une civilisation profondément originale. Était répandue chez beaucoup une certaine condescendance envers l'hindouisme, attitude qu'on retrouverait encore de nos jours chez les indianistes purs pour qui on ne peut mélanger étude de la langue et « théologie »⁶⁷. Mais les traductions des grands textes vont alors se multiplier en Russie. Tolstoj lui-même s'intéresse à l'hindouisme dans sa quête religieuse, participant ainsi à une sorte d'indomanie générale et allant jusqu'à déclarer : « Nous autres (Slaves et Russes), nous nous trouvons beaucoup plus proches de la religion et de la philosophie orientales de l'Inde, de la Chine et même de la Perse que de celles de l'Occident. »⁶⁸ Les sanskritistes russes eux-mêmes, qui s'étaient toujours signalés par une activité de traduction importante, intègrent de plus en plus les préoccupations civilisationnistes à leurs recherches. C'est ainsi que Dmitrij Nikolaevič Ovsjaniko-Kulikovskij (1853-1920) étudie non seulement le sanskrit mais aussi la mythologie et la philosophie des *Veda* ; quant à Vsevolod

66. Voir A.V. German, *Bibliografija o cyganax. Ukazatel' knig i statej s 1780 po 1930 gg.* [Bibliographie des Tziganes. Index des ouvrages et articles parus de 1780 à 1930], Moscou, Centrizdat, 1930 (ouvrage préfacé par le romaniste et sociolinguiste M.V. Sergievskij).

67. Voir F. Gautier, « La tentation de l'indianisme français », *Le Figaro*, 1^{er} juin 1998.

68. Propos recueillis à Jasnaja Poljana par D.P. Makovickij et cités d'après A. Syrkin, « The "Indian" in Tolstoy (Part two) », *Wiener slawistischer Almanach*, 24, 1989, p. 67.

Fëdorovič Miller (1848-1913), il se distingue par ses études d'ethnographie générale et aboutit à une vision comparatiste des traditions indiennes dans l'esprit de la théorie migratoire des motifs folkloristes initiée en Allemagne par l'indianiste Theodor Benfey.

Mais le sanskrit continue d'être une école, un moule formateur par où sont passés la plupart des grands linguistes russes de la seconde moitié du XIX^e siècle par l'intermédiaire des universités allemandes, véritables temples de la science d'alors ; on pourrait dire qu'envisagé en cette fonction formatrice et heuristique ce fut le latin du XIX^e siècle. L'abondance des manuels russes de sanskrit suggère ainsi que ce sont plusieurs générations de linguistes et philologues russes qui sont passées par cette école. On n'en finirait pas effectivement d'énumérer tous les linguistes russes qui ont étudié ou enseigné le sanskrit, intégré à la grammaire comparée. L'impact précis de cette formation sur leurs recherches en linguistique générale ou linguistique russe reste à évaluer, comme nous l'écrivions plus haut. Mais on peut se demander d'ores et déjà si la formation au sanskrit et la grammaire de Panini n'ont pas aidé les linguistes de l'Ecole de Kazan dans leur précoce élaboration du phonème au début des années 1880 ; à cette époque, en effet, à l'Université de Kazan, en bon élève des néo-grammairiens allemands, Jan Baudouin de Courtenay (1845-1929) occupe la chaire de grammaire comparée ; son disciple Mikolaj Kruszewski (1851-1887) est chargé du cours de grammaire comparée et sanskrit... Et leur héritier spirituel à Kazan, V.A. Bogorodickij (1847-1941) commencera par y enseigner le sanskrit en 1886. Rien que de banal pour les linguistes russes de l'époque : l'illustre A.A. Potebnja (1835-1891) étudie le sanskrit à Berlin en 1862-1863 ; D.N. Ovsjaniko-Kulikovskij (1853-1920) passe lui aussi plusieurs années en Allemagne à étudier le sanskrit, ce qui lui permettra de rédiger sa thèse intitulée « Contribution à l'étude du culte du feu chez les anciens Indiens à l'époque des Veda » ; on a vu aussi que Korš, V.F. Miller et Fortunatov avaient été initiés au sanskrit par Petrov...

Cette formation a concerné aussi les linguistes de transition. Tel est le cas de D.M. Kudrjavskij (1867-1920) que l'on considère généralement comme l'un des linguistes russes qui ont fait le lien entre les acquis du XIX^e siècle et les recherches des années vingt dans la mesure où il était sensible aux thèses marxistes ; élève de

Jagič à Saint-Pétersbourg (professeur de slavistique venu d'Autriche-Hongrie et formé au sanskrit) il avait soutenu une thèse indianiste en 1896⁶⁹ avant d'enseigner grammaire comparée et sanskrit aux Universités de Saint-Pétersbourg et Iouriev (ex Dorpat) ; il a laissé de nombreuses publications en sanskritique et c'est lui qui traduit en russe en 1938 l'*Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes* d'Antoine Meillet⁷⁰. On voit aussi Boris Aleksandrovič Larin (1893-1964) étudier le sanskrit à Kiev de 1910 à 1914 sous la direction de Knauer ; futur fondateur de la sociolinguistique russe, il a eu aussi par la suite le mérite de réhabiliter les témoignages étrangers du passé sur la langue russe. M.M. Peterson (1885-1962), grand syntaxicien, enseignait lui aussi le sanskrit au départ.

Mais d'autres directions de la linguistique russe vont se construire en opposition à la domination des études sanskrites et indo-européennes ; ainsi le très jeune N.S. Troubetzkoy (1890-1938), dès ses années d'étude à la veille de 1914 à l'Université de Moscou s'oriente vers les langues non-indo-européennes (caucasiennes et finno-ougriennes) et, iconoclaste, s'oppose à Fortunatov (réfugié à Sofia en 1920, il devait cependant y enseigner le sanskrit, la philologie indo-européenne et l'histoire de la pensée religieuse en Inde). Cette opposition précoce porte en germe ses futures théories eurasistes. N.Ja. Marr lui-même, qui est à l'origine du marrisme, construit en opposition aux études indo-européennes dans la linguistique soviétique de 1930 à 1950, a développé ses folles théories précisément à partir du moment où il n'a pas réussi à construire une grammaire comparée des langues caucasiennes sur le modèle indo-européen ; il était d'ailleurs au départ spécialiste de philologie arménienne (l'arménien est une langue indo-européenne) à l'Université de Saint-Pétersbourg, avait étudié les langues classiques au lycée. Quant à M.M. Polivanov (1869-1942), expert en chinois, japonais, coréen et langues turk, il est l'héritier

69. « Issledovanija v oblasti drevneindijskix domašnix obrjadov. Priëm počëtnogo gostja. Posvjaščenie mal'čika v braxmanskije učeniiki » [Recherches dans le domaine des rites domestiques de l'Inde ancienne. L'accueil d'un hôte de marque. L'initiation du petit garçon comme élève des brahmanes]

70. A. Meje, *Vvedenie v sravnitel'noe izučenie indoevropesjkix jazykov*, Moscou-Léninegrad, Gosudarstvennoe social'no-Èkonomičeskoe izdatel'stvo, 1938.

de la tradition orientaliste russe, n'ayant jamais (par exception pourrait-on dire) étudié systématiquement le sanskrit.

La continuité de la tradition de la sanskritique russe a été assurée après 1917 par des « passeurs » comme S.F. Ol'denburg (1863-1934), F.I. Ščerbatskoj (1866-1942) et E.E. Obermiller (1901-1935) ainsi que par les grands linguistes russes formés à la discipline du sanskrit avant la Révolution, comme les élèves de N.Ja. Fortunatov (1848-1914) et même Rozalija Šor (1894-1939), grande spécialiste de la langue des *Vedas* avant qu'elle se consacre à l'élaboration d'une linguistique marxiste dans les années vingt-trente ; seuls quelques-uns de ces sanskritistes choisirent l'exil comme N.K. Roerich (1874-1947). A l'heure actuelle A.A. Zaliznjak, grand spécialiste des manuscrits médiévaux vieux russes sur écorce de bouleau de Novgorod, a été formé au sanskrit⁷¹, et les traditions prestigieuses de la sanskritique russe se perpétuent aux universités de Moscou et Saint-Pétersbourg ainsi qu'à l'Académie des sciences de Russie⁷². L'histoire de la sanskritique russe, malgré tous les parallèles qu'elle présente avec la sanskritique européenne, reste cependant spécifiquement marquée en fin de compte par sa rivalité avec l'orientaliste, trait caractéristique d'un pays qui a toujours été en quête de références pour son identité.

*Université de Toulouse-Le Mirail,
département de slavistique - CRIMS*

-
71. A.A. Zaliznjak, « Grammatičeskij očerk sanskrita [Essai grammatical sur le sanskrit] », in V.I. Kal'janov (éd.), *Sanskritsko-russkij slovar' [Dictionnaire sanskrit-russe]*, 2e éd., Moscou, « Russkij jazyk », 1987, pp. 785-943.
72. Voir V.I. Kal'janov, « Ob izučenii sanskrita v Sovetskom sojuze » [Sur l'étude du sanskrit en Union soviétique], *Vestnik Leningradskogo universiteta*, 8, 1957, pp. 23-36.

ABSTRACT

Russia discovered Sanskrit at the beginning of the XIX. century in a somewhat other way as the other great European countries ; this discovery was bound with the development of the comparative-historical linguistics, allowing to establish precise family ties between Slavic and other Indo-European languages. But very soon the nationalistic romantic ideology tried to use Sanskrit, in order to prove that Russian was closer to it, i.e. the most perfect Indo-European language. Russia follows here the German way, including the Slavophiles' attempts to prove the specificity of Russian language which were in fact a claim for europeanity.

But in the 1850s and 1860s occurred a capital change in the Russian cultural paradigm : Russia looks more and more towards East, which gives a decisive impulse to Russian orientalism. Neo-Indian languages get more and more studied, while Sanskrit becomes a means to discover the civilization of ancient India. Such a change in orientation shows at best the original Russian way in the Sanskrit studies.

KEY WORDS

XIX-th century ; Russia ; Sanskrit ; comparative-historical linguistics ; romanticism ; German romanticism ; slavophiles ; orientalism.

РЕЗЮМЕ

Россия открыла для себя санскрит в начале XIX-го века, мало в чём отличаясь от других великих европейских стран ; это открытие создало компаративную грамматику, позволяя уточнить родственные связи между славянскими и другими индо-европейскими языками. Но очень скоро националистическая романтическая идеология постаралась воспользоваться санскритом, доказывая, что русский язык наиболее близок к санскриту, следовательно, он является совершеннейшим европейским языком. Здесь Россия просто повторяет немецкий опыт, и даже в попытках славянофилов установить привилегированные связи между русским и санскритским языком угадывается желание поспорить с Западом.

Но к середине века ситуация меняется : Россия всё больше и больше поворачивается в сторону Востока, что даёт решающий толчок русской

ориенталистике ; центр интересов смещается к нео-индийским языкам, и в то же время санскрит делается средством постижения духа древних индийских цивилизаций. В этой перемене наилучшим образом отражается своеобразие русской индологии.

КЛЮЧЕВЫЕ СЛОВА

XIX-й век ; Россия ; санскрит ; сравнительная грамматика ; индология ; романтизм ; немецкий романтизм и языковедение ; славянофилы ; востоковедение.